

La révolution n'a pas eu lieu ! Une aussi longue attente.

CLT, Numéro 65, mars 1999.

Ce numéro des Cahiers comporte une partie consacrée aux trotskystes dans la Deuxième Guerre mondiale. Il n'est pas le premier. Quatre numéros presque pleins et le plus gros d'un autre ont déjà été consacrés par nous à ce même thème, soit plus de 600 pages, plus de onze articles et autant de documents d'importance.

C'est notre façon de répondre aux critiques qu'on formule souvent contre nous, à savoir que nous ne voulons pas nous engager dans l'étude de l'histoire de la IVe Internationale. Nous souhaitons seulement pour le moment préparer cette étude dans la mesure de nos moyens. Les publications mentionnées ci-dessus et dont nous donnons le détail ci-après ont été faites avec l'espoir de déclencher une discussion entre groupes — qui ne racontent pas la même tranche d'histoire de façon identique, ou l'interprètent différemment — et entre individus pensant et réfléchissant sur le passé.

Ce ne doit pas être le cas de la majorité des groupes qui se réclament du trotskysme et dans lesquels les remarques, privées et publiques, critiques, voire agressives, n'ont pas manqué à notre égard. Nos publications sont-elles tombées dans l'oubli ? Ou au contraire sont-elles mises en réserve pour quelque livre bâclé du genre de travail grotesque de M. Daniel Coquema ? Impossible de répondre à cette question. Donc, on continue !

Nous n'avons pas adopté le système de la publication chronologique des textes, qui n'aurait guère de sens dans le cas présent où nous avons publié des premiers textes importants depuis déjà une quinzaine d'années. Mes recherches sur Trotsky m'ont amené à rencontrer et à connaître Jean van Heijenoort ¹ qui fut son plus précieux collaborateur en exil. Des années de fréquentation et de travail en commun m'ont permis non seulement de le bien connaître, mais de comprendre ce qui s'était passé pour lui et pour la IVe Internationale dans ces années de grande coupure que fut la Deuxième Guerre mondiale et où il sentait peser sur lui, à un poste-clé, l'énorme responsabilité d'avoir à mettre en œuvre tout ce que « *le Vieux* » lui avait appris. On trouvera dans ce numéro ses contributions, à savoir les textes sur la France qu'il a rédigés pour la revue du SWP, *Fourth International*, puis son Bulletin intérieur, signés d'abord Marc Loris, puis Daniel Logan. Nous avons ainsi le sentiment de lui rendre justice et de lui redonner la place qui fut la sienne dans une histoire dont il fut l'un des principaux acteurs.

Il y a, nous a-t-il semblé, un grand intérêt à retrouver, à travers Van, qui lui servit sept ans de secrétaire, la « *patte* » de Trotsky. Comme lui et comme le fils de Trotsky, Lev Sedov ², il accumule les informations, même minuscules, de toute origine, lettres privées, correspondances de presse, récits de voyages. Il brasse le tout, certes, mais surtout compare, confronte, recoupe, arrive à donner à chaque information un degré de véracité qu'il indique à son lecteur, directement ou non. Un réseau clandestin — une

¹Jean van Heijenoort (1912-1986), étudiant en mathématiques, membre de la Ligue communiste internationaliste en France, avait gagné Prinkipo pour y être secrétaire de Trotsky et le fut de façon intermittente en France puis de façon permanente en Norvège et au Mexique ; il s'établit aux Etats-Unis en 1939, y prenant la responsabilité du secrétariat international de la IVe Internationale.

² Lev Sedov (1906-1937), fils de Trotsky et son principal collaborateur en exil, assassiné par les agents de Staline.

véritable marquetterie — permet des contacts avec l'Europe : mais un savon contenant un message tombe aux mains de la police vichyste et provoque des arrestations et à terme, plusieurs victimes.

Ainsi furent fabriquées devant lui et avec sa participation, et surtout mises en forme, pendant des années, les informations venues de l'URSS stalinienne.

Ainsi le sont, à New York et par lui, les informations sur l'Europe occupée dont on pourra très souvent vérifier l'exactitude. A cet égard, les articles de Van constituent une chronique de la France occupée mais aussi des conflits interalliés autour d'Alger, qui n'a rien perdu de sa couleur et de sa pugnacité. Ce devait être pénible pour ses adversaires dans le parti américain et le SI de New York, malgré sa discrétion bien connue : Van avait appris la politique auprès de Trotsky et cela se sent à tout instant. Il semble pourtant parfois près de s'emporter, particulièrement contre ceux que j'appellerais, pour ne blesser personne, les « *sectaires autoritaires* » et qu'il en vient à considérer, avec la modération de langage qui l'a toujours caractérisé, comme des camarades « *difficiles à supporter* ».

Nous avons également choisi de publier quelques-uns des textes venus d'Europe, et qu'il a réussi, avec quelle passion et quelle joie, à faire publier à New York. Un texte d'un militant américain les accompagne, Paris au lendemain de l'insurrection d'août 1944, signé d'un correspondant, en réalité un militant du SWP sous l'uniforme de G.I. de l'armée des EU, George Breitman.

La fin de sa vie d'adolescent, sa vie d'homme jeune, Van, Jean van Heijenoort les a tout entières passées près de Trotsky, l'aidant, apprenant de lui. Il a laissé sa compagne Gaby repartir du Mexique en Europe. Il a avec lui son petit Jeannot, né pendant le séjour à Domène, que sa mère, qui milite en clandestinité dangereuse, lui a envoyé de France par précaution. Il est certainement, avec Jan Frankel³, jusqu'en 1940 où il disparaît du mouvement, et seul ensuite, l'homme qui connaît le mieux son histoire, ses dirigeants, l'opinion de Trotsky sur les hommes et les choses, sa méthode de travail. Il en a une claire conscience. D'autres, dont il dépend en partie, le savent et n'apprécient guère leur propre infériorité ; pendant des années, Van va se battre contre le mépris de certains camarades et la misère que lui inflige la société : il fait même une semaine de prison dans un état du Middle West, pour « *vagabondage* ».

Quand il réussit enfin à trouver à New York un emploi à l'école Berlitz qui lui permet de consacrer le gros de son temps au travail international, il n'apaise pas pour autant l'agressivité du « *grand chef* », qui ne voit aucun inconvénient, lui qui est un permanent « *full time* », à placer des réunions dont Van est responsable aux heures de sa présence obligatoire au travail. Recherché par les autorités militaires, il « *plonge* » et adopte désormais des pseudonymes féminins, sous lesquels il tiendra jusqu'au bout grâce à beaucoup de sérieux et de technique de clandestinité. Il tient presque cinq ans dans l'attente, scrutant l'Europe, et n'ayant pas renoncé à l'espoir d'y revenir clandestinement. Mais la direction du SWP ne veut pas qu'il regagne ce continent qu'il avait quitté en 1932 pour aller se placer au côté du dirigeant de la révolution mondiale dans son île de Prinkipo. En fait, il est au poste, le Secrétariat de la IVe Internationale, où il devrait être le plus utile et où il ne devrait pas — lui qui fut « *les yeux et les oreilles* » du « *Vieux* » de Coyoacán qu'il vénère - gêner les dirigeants américains. Mais il les gêne.

Deux organismes internationaux s'efforcent à cette époque de tracer une ligne. Aux Etats-Unis, le Secrétariat international, qui a été constitué en 1940, a vu ses membres le quitter l'un après l'autre, mobilisés ou affectés à des responsabilités de parti. En 1943, il n'a plus que deux membres, l'Américain

³ Jan Frankel (1906- ?), citoyen de Tchécoslovaquie, secrétaire de Trotsky à Prinkipo, puis en Norvège et au Mexique. Il s'établit aux EU fin 1937 et se heurte à Cannon. Il quitte le mouvement en 1940.

Bert Cochran ⁴, dit E.R. Frank et Jean van Heijenoort lui-même, dit Marc Loris. Selon ses confidences amères, le SWP souhaitait que le SI se contente d'un minimum d'activité et E. R. Frank, qui recevait ses directives de Cannon ⁵, le dirigeant du SWP, avait de toute façon pour consigne d'empêcher toute initiative de son camarade. En terre américaine, le premier et le dernier mot en matière politique revenait à Cannon et à ses « *boys* » lesquels n'ont rien élaboré en dehors de la formule « *guerre révolutionnaire* » en 1941, et de la ligne qui conduira les trotskystes français, en janvier 1944, à écrire en première page de La Vérité, « *Les drapeaux de l'Armée rouge se joindront à nos drapeaux rouges* » ⁶. Van assurait avec amertume qu'il n'avait jamais obtenu de Cannon plus que des grognements inarticulés quand il le consultait sur ses plans et projets pour l'Europe, y compris ce retour clandestin en France dont il rêvait.

En Europe, où la vieille génération des dirigeants avait disparu au début de la guerre, un secrétariat provisoire européen avait été mis sur pied en été 1943. Il comprenait le Français Marcel Hic ⁷ ancien dirigeant jeune, leader du POI, son véritable créateur, le Grec Michel Raptis, dit Gabriel, puis Michel Pablo ⁸ qui lui a succédé, après son arrestation en octobre, le Roumain Neli Grinberg dit Marcoux ou IV. Marc ⁹, le Belge Abram Wajnsztock dit A.Léon ¹⁰, l'Allemand Martin Monat dit Widelin ¹¹, et intégra

⁴ Bert Cochran, dit E.R. Frank (1915-1984), étudiant, gagné au trotskysme en 1939, il travaille en usine d'automobiles et, pendant la guerre, est chargé par Cannon de « *marquer* » van Heijenoort au secrétariat, ainsi totalement paralysé.

⁵ James P. Camion (1885-1973), ancien militant socialiste, un des fondateurs du PC, il fonda l'Opposition de gauche aux EU et dirigea ensuite toutes les organisations qui lui succédèrent dont le SWP et se montra toujours très jaloux de son autorité.

⁶ La Vérité, n°58, 15 février 1944.

⁷ Marcel Hic (1912-1944), dirigeant des Jeunesses puis du parti français, un des organisateurs du « *travail allemand* ». Il met sur pied un secrétariat provisoire européen, mais est arrêté en octobre ; torturé, il meurt à Dora.

⁸ Mikhalis Raptis, dit Gabriel, Jérôme, Pilar, Molitor, J.P. Martin, etc. (1911-1996). D'abord membre de l'organisation archiomarxiste grecque en 1929, il en est exclu en 1931. En 1933, il est opposé au tournant vers la IVe, veut lutter pour le « *redressement* » des PC puis dénonce le « *tournant français* ». Arrêté et déporté en 1936, libéré, il vient se soigner en France, commence à travailler avec le SPE et Hic qu'il remplace après son arrestation. Le SWP lui confie plus tard le SI.

⁹ Neli Grunberg (1914- ?), né en Roumanie, un des fondateurs avec Barta-Korner du groupe b.I. de Roumanie, émigre en France en 1934 et milite dans le POI puis au SI. Après la guerre, il émigre aux EU ; abandonne la vie politique et devient professeur d'université.

¹⁰ Abram Wajnsztock dit A. Léon (1918-1944), d'abord sioniste de gauche, trotskyste en 1940, dirigeant de la section belge et du SPE, arrêté en juillet 1944 et gazé à Auschwitz peu après.

¹¹ Martin Monat, dit Widelin, dit Paul Wentley (1913-1944), d'abord sioniste il rejoint la section belge en 1938, est chargé du TA (travail allemand) ; il s'installe en France, est arrêté et abattu en janvier 1944.

peu après l'Espagnol Rafael Font y Ferran ¹², dit Adrien et Rudolf Prager ¹³, Auguste, qui représentait le CCI (ex PCI).

L'été 1943 marque le début d'une crise qui se développe parallèlement et sans contacts sur les deux continents. Une minorité du SWP s'en prend à la politique, qu'elle juge « sectaire », préconisée par son parti pour l'Italie et notamment son refus de lancer le mot d'ordre d'Assemblée constituante. Ses dirigeants sont Felix Morrow dit Cassidy¹⁴, Albert Goldman dit Morrison ¹⁵, et van Heijenoort Marc Loris lui-même. Leur trois signatures se font rares à partir de la fin de 1943 laissant un vide dans la production de grande qualité jusque-là de *Fourth International*, la revue mensuelle du SWP.

La bataille interne est très dure face à Cannon qui se cramponne à toutes les formules anciennes et il y a des chocs verbaux au plénum du comité central d'octobre 1943 et au congrès de 1944 où deux textes contradictoires, l'un que présente E.R. Frank, l'autre Marc Loris, s'affrontent sur les tâches en Europe. En fait, Morrow, Goldman et Daniel Logan (nouveau pseudonyme de van Heijenoort en 1944), mènent désormais une bataille perdue d'avance dans un parti dont les membres n'ont jamais connu à temps leurs positions qu'ils défendaient, et dont il semble que les historiens n'aient jamais pris la peine de les relire. Voire de les lire tout simplement.

Rodolphe Prager, dans son recueil de documents de la IVe Internationale sur cette période, reprend intégralement et sans le moindre argument, les explications données par Cannon et les siens présentant Morrow, Goldman et Van comme des militants usés et démoralisés — ce qu'ils deviendront inévitablement au bout du compte devant de tels obstacles dans l'organisation qui devait être pour eux le levier de l'avenir. Il assure benoîtement qu'« en dehors de la question de l'Assemblée constituante » (sic), les divergences n'étaient pas considérables. Mais il ne reproduit que le plus bref des textes de Morrow rédigé au cours d'une polémique secondaire.

Cannon avait donné dans une lettre du 16 janvier 1945 une explication un peu plus satisfaisante, bien que nullement convaincante, des divergences. Il écrivait :

« Les divergences proviennent des perspectives de lutte. Allons-nous présupposer la victoire du stalinisme en Europe ou celle de l'alliance Roosevelt-Churchill-Staline et "nous préparer à des défaites" ? Ou allons-nous maintenir notre conviction que la puissance des masses est plus grande et préparer la lutte avec la perspective de la victoire ? S'il y a un terrain pour un conflit réel entre nous, c'est là qu'il est. C'est le sens de l'"optimisme" et du "pessimisme" ».

Mais il ajoute et on nous permettra de dire que, ce faisant, il se contredit et montre qu'il n'a lu attentivement ni Logan, ni Morrow : *« Ce n'est pas une question de rythme, mais de perspectives ».*

¹² Rafael Font y Ferran, dit Adrien, Roura (1912- ?), d'abord catalaniste, secrétaire de Companys, il passe au POUM puis en 1939 au BL de Nuevo Curso, sous l'occupation il est avec la minorité du PCI, placé au SPE puis au SI.

¹³ Rudolf Prager (1918-), ancien Faucon rouge, gagné au CCI, représentait ce parti au SPE et au SI.

¹⁴ Felix Morrow ps de Félix Mayorwitz, dit Cassidy (1906-1988) militant des JS en 1922, du PC en 1931, de l'Opposition de gauche en 1933, fut l'homme de confiance de Cannon dans la presse du parti avant de s'opposer à lui en 1943.

¹⁵ Albert Goldman, dit Morrisson (1897-1960), ouvrier devenu avocat, membre du PC passé à l'Opposition, il fut l'avocat de Trotsky et des dirigeants du SWP.

Au lendemain de la chute de Mussolini un texte rédigé par Marcel Hic sur la ligne de Van et Morrow, un manifeste aux travailleurs italiens, daté du 30 juillet 1943, lance le mot d'ordre de Convention (Constituante). Il est désavoué par le Secrétariat provisoire européen (SPE) et interdit de diffusion. Le conflit n'ira pas plus loin. Marcel Hic et ses collaborateurs sont arrêtés par la Gestapo en octobre dans le désastre qui frappe le « *travail de fraternisation* » avec des soldats allemands et Michel Raptis, dit Gabriel, plus tard Michel Pablo, impose son autorité sur le SPE sur une ligne dont les dirigeants européens vont découvrir, ou tout au moins assurer, qu'en ce qui concerne l'Europe, elle coïncide avec celle de Cannon et de la majorité du SWP.

Publiant, dans le n° 11/12/13 de septembre/novembre 1944, la résolution du plénum du Comité national du SWP de novembre 1943, la rédaction (Pablo-Raptis) la faisait précéder de ce commentaire :

« Les membres des sections européennes de la IVe Internationale ne manqueront pas de remarquer la coïncidence frappante de la ligne générale de ce texte avec celle des résolutions de la Conférence européenne de février 1944. C'est une preuve de plus de la solidité du programme de la IVe Internationale et des liens organiques qui unissent toutes ses sections dans leur pensée et dans leur action ».

Publiant de son côté en 1945 la résolution de la Conférence européenne de février 1944, la rédaction de *Fourth International*, organe du *Socialist Workers Party*, citant la phrase précitée, assurait : « *Nos camarades européens ont eux aussi conscience de cette unanimité idéologique* ». Il est impossible de ne pas relever ce mépris de la minorité et des minoritaires, donc de la démocratie, surtout quand on sait que les dirigeants américains censurèrent dans un premier temps les passages de leurs textes critiqués par la minorité sur lesquels celle-ci avait eu manifestement raison et que les textes de leur minorité ne connurent une publication, même interne, que trop tard pour changer éventuellement le cours de leur parti.

Ce n'est pas là l'une des moindres découvertes auxquelles conduit cette étude de deux années de guerre, riche en enseignements sur ce qu'on a appelé la « *crise* » et qui a peut-être été « *la grande crise* » — certains disent « *la crise finale* » — de la IVe Internationale, que cette alliance, dès l'approche de la fin de la guerre, entre ce que nous appellerons, pour simplifier, Cannon et Pablo. Nous y reviendrons.

Nous publions ci-dessous les textes consacrés à la France. Et d'abord ceux de van Heijenoort. On y trouvera des commentaires sur la situation intérieure de la France, qui supportent l'épreuve du temps, malgré la difficulté des communications. Le reste concerne les relations entre les Alliés et les différentes fractions françaises. L'affaire Darlan¹⁶ est étudiée avec un soin particulier. Elle est pour Van un signe prémonitoire. Le soutien du maréchal Badoglio¹⁷ en sera la répétition dans un autre pays,

¹⁶ François Darlan, (1881-1942), Amiral de la Flotte, ayant une réputation « de gauche », soutint Pétain et devint l'homme fort de son gouvernement et son dauphin après la chute de Laval. Surpris en Algérie par le débarquement américain, il traita avec eux au nom de Pétain et vit reconnaître son autorité, une situation qui leur convenait mais était pleine de risques. Elle fut réglée par son assassinat, à l'instigation d'un groupe royaliste.

¹⁷ Pietro Badoglio (1871-1956), officier italien, « conquérant » de la Lybie puis de l'Ethiopie, général en 1926, maréchal en 1936. Il prit position contre Mussolini en 1943 et lui succéda avec l'appui du roi. Reconnu par les gouvernements alliés après la signature de l'armistice, il ne put se maintenir longtemps.

cette fois sur le continent européen. Van present que cette politique se heurte à une impossibilité. Il indique que, pour la France, la solution de Gaulle peut être une échappatoire. Il n'y croit pas vraiment. Mais Staline et le PCF assureront son succès.

Nous publions également un texte venu de France, un de ceux dans lesquels il puisait son inspiration, le rapport du jeune militant George Breitman sur la situation à Paris à l'été 1944.

Nous souhaitons que nos lecteurs concluent avec nous que l'ampleur des textes réunis dans ce numéro dépasse de très loin l'horizon d'une étude sur les trotskystes pendant la Première Guerre mondiale.

Un dernier mot, mais essentiel.

La longue attente de Jean van Heijenoort et de quelques autres, c'est celle de la révolution... en France et en Europe. Et les sourires sceptiques de fleurir tant chez les grands universitaires que sur le penseur politique du Café du Commerce. Les trotskystes étaient d'incorrigibles utopistes croyant « *encore* » à la révolution. Le lecteur sérieux qui nous soupçonne d'être complice de ces hommes dont nous parlons pourra facilement vérifier dans un livre qui devrait être aujourd'hui considéré comme indiscutable, La France de Vichy du professeur américain Robert Paxton. Il trouvera bien d'autres personnages dont l'esprit n'a pas été ébranlé par la théorie de la « *révolution permanente* », mais dont la révolution — dans leur cas, la peur de la révolution en France — explique un comportement à bien des égards erratique s'il ne résulte pas de la peur, la peur de la révolution.

Nous nous contenterons de références indiscutables sans faire appel aux clameurs hystériques du général Weygand qui voyait en 1940 Maurice Thorez entrant à l'Élysée. Le général français Huntziger¹⁸ assure au général allemand von Stülpnagel¹⁹, le 7 août 1940 : « *Le maréchal a [...I accepté, pour sauver son pays de la révolution et de la ruine, de signer l'armistice et de présider ce gouvernement* »²⁰. Le chapitre de Paxton sur la collaboration entre 1942 et 1944 commence ainsi : « *Pour éviter la révolution, le mieux est de tenir la France en dehors de la mêlée* ». A la fin de 1942 encore, le thème se maintient. Résumant un document des archives allemandes, Robert Paxton écrit :

« *Le maréchal assure le 10 décembre à von Rundstedt²¹ qu'il est prêt à "une contribution positive de la France dans la guerre contre le bolchevisme" à condition que "sa souveraineté pleine et entière" soit reconnue et qu'elle ait une armée capable de maintenir l'ordre à l'intérieur* ».

Rendant compte dans cette même revue des *Carnets de Captivité* de Paul Reynaud j'ai constaté la même peur de la révolution, chez les détenus « *politiques* » arrêtés et gardés au chaud par leur ennemi Pétain, Paul Reynaud lui-même écrivant en 1943 que la « *révolution commence en Europe* ».

¹⁸ Charles Huntziger (1880-1941), général français, chef de la délégation française à la signature de l'armistice, puis commandant de l'« armée » sous Pétain. Mort accidentellement.

¹⁹ Karl Heinrich von Stülpnagel (1886-1944), général allemand, président de la commission franco-allemande d'armistice, gouverneur militaire de Paris de 1942 à 1944. Engagé dans la conspiration contre Hitler, il manque son suicide et est pendu.

²⁰ Philippe Pétain (1856-1951), colonel à la retraite en 1914, général en 1915, chef de la défense de Verdun et maréchal de France en 1918. Ministre, ambassadeur chez Franco, il devient « chef de l'état » à Vichy en 1940. Condamné à mort en 1945, il vit sa sentence commuée.

²¹ Gerd von Rundstedt (1875-1953), général allemand, commandant en chef de l'armée à l'ouest à deux reprises.

Ceci dit, cette révolution que beaucoup craignaient, et que plus nombreux étaient ceux qui l'appelaient de leur vœux, n'a pas eu lieu. C'est là notre souci : essayer d'expliquer pourquoi, cette fois non pas à partir de ses adversaires, mais à partir de ses partisans.